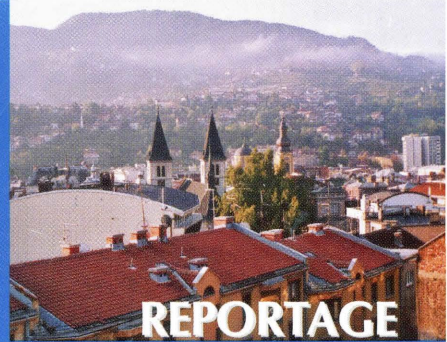


PRÉSENCE

magazine

Volume 12 • N° 88

FÉVRIER 2003 • 5,00 \$



REPORTAGE
LES BALKANS



DOSSIER

La dénatalité québécoise





En attendant la suite...

Cher Marc Lemire,

Ma dernière chronique parue en septembre et intitulée: «À mauvaise école, les garçons?» se terminait par une question. Je demandais en effet où et quand s'était perdue la recette du succès scolaire des garçons. Voici que vous tentez, en substituant votre perspective à la mienne, de m'apporter une réponse dans le numéro de novembre dernier. Comment ne pas m'en réjouir? Votre lettre se terminait par un «À suivre» qui voulait sans doute dire que vous reviendriez sur le sujet pour nous faire part des résultats de l'expérience que vous entreprenez avec deux de vos jeunes collègues, mais j'ai choisi de le comprendre *aussi* comme une invitation à poursuivre avec vous le dialogue. Allons-y donc! En de si sérieuses matières, le choc des idées devrait être profitable.

Pour bien en saisir tous les tenants et aboutissants, vous avez sur moi l'incontestable avantage d'être plongé par votre travail au cœur du problème qui nous préoccupe l'un et l'autre: les difficultés des garçons à l'école. Ce sujet, depuis un bon moment, alimente non seulement les débats entre les divers intervenants du milieu de l'éducation, mais il fait aussi couler l'encre des éditorialistes et suscite les réactions de bien des



Sylvie Trépanier

De jeunes garçons et filles bien attentifs lors de la Journée Nationale des Débrouillards, organisée partout au Québec par le Réseau CDLS-CLS, composé du Conseil de développement du loisir scientifique et des conseils de loisir scientifique régionaux.

parents inquiets. Comme animateur à la vie spirituelle et à l'engagement communautaire dans un collège privé de Montréal, il est tout à fait normal que vous considériez la question sous l'éclairage de l'intégration scolaire plutôt que sous celui de la réussite académique, l'angle précisément que je privilégiais, parce que le plus souvent mis de l'avant sur la place publique.

Vous êtes aux premières loges pour observer que dans votre collège les filles s'intègrent mieux que les garçons à leur milieu scolaire, du moins chez les élèves de 12 à 14 ans. Cette différence, vous avez remarqué qu'elle tend toutefois à se résorber avec l'âge. Voilà au moins une bonne nouvelle. On peut penser que le «*désarroi existentiel*» que vous décelez chez vos étudiants peut s'observer ailleurs, et qu'en d'autres lieux aussi il

parvient à s'estomper. Mais on dirait que leurs angoisses ne disparaissent jamais tout à fait, puisqu'ils demeurent plus susceptibles que les filles de «décrocher», et qu'en moyenne ils réussissent moins bien. Il faut certainement se rappeler que les statistiques nous révèlent des tendances, mais qu'elles ne tiennent pas compte des succès notoires et des désastreux échecs individuels qui touchent garçons et filles. Il n'y a pas que la culture qui ne soit pas toujours démocratique, la nature ne l'est pas non plus. Elle ne répartit pas ses dons uniformément entre tous les enfants du bon Dieu. Mais, soit dit entre nous, si je sais la nature sexuée, je ne la crois pas sexiste pour deux sous. Pour la culture, c'est une autre histoire.

Les garçons ont des problèmes et la société est aux abois; elle a raison. Il faut donc chercher la cause si on veut bien vite

limiter les dégâts. Vous croyez la tenir. «*Il y a eu assez de femmes dans l'éducation des garçons, et même trop!*» Vous nous confiez que dans une première version de votre article, vous vous proposiez de présenter «*une histoire sommaire du féminisme québécois*». Vous avez renoncé à cette analyse qui, après réflexion, vous est apparue «*trop théorique*». Il reste que j'aurais aimé la lire, car il n'est pas impossible que vous en seriez arrivé à une conclusion proche de la mienne: la montée du mouvement des femmes a non seulement amélioré le sort de ces dernières, mais elle a permis aux hommes de se débarrasser, s'ils le voulaient, des stéréotypes dans lesquels ils étaient eux aussi enfermés et qui les coupaient d'une part d'eux-mêmes. Mais vous avez bien fait, évidemment, de nous mettre au courant du projet fort intéressant que vous êtes en voie d'élaborer et sur lequel je reviendrai tout à l'heure.

Le problème des difficultés scolaires des garçons n'en est qu'un parmi tant d'autres que je me refuse à énumérer pour ne déprimer personne. Vous ne remettez pas en cause la qualité de l'éducation que les mères et les enseignantes ont transmise aux garçons autant qu'aux filles. De cela, je vous sais gré. Mais il reste que les femmes vous paraissent d'abord en cause. Dire «*trop de femmes*» à la maternelle, au primaire et au premier cycle du secondaire, cela revient à regretter l'absence des hommes, vous-même le reconnaissez clairement. Mais il reste que votre premier réflexe n'est pas de faire porter le poids de cette pénurie à leurs véritables responsables. Pourtant personne, à ma connaissance, ne refuse aux jeunes gens, sous l'effet d'un sexisme dévoyé, l'entrée dans une Faculté d'éducation, et la diplomation qui leur assurerait une carrière dans un milieu où ils sont, non pas absents, mais très minoritaires. Il semble bien loin le temps où les religieux assuraient en grand nombre la formation des jeunes garçons. Presque disparus, faute de combattants... Pas assez d'hommes, vous avez raison, il n'y en a qu'un pour trois femmes au primaire et au secondaire. Selon la présidente de la Fédération des syndicats de l'enseignement, Johanne Fortier, il paraît même que cette tendance s'accroît, comme on pouvait le lire le 12 novembre dans *Le Devoir*. Mais «*trop de femmes*»? À qui la

faute?, je vous le demande un peu. Vous savez bien que s'il est un secteur de la formation professionnelle où les étudiants ne se sont jamais bousculés au portillon ni plaints le moins du monde d'être sous-représentés, c'est bien celui-là. Qu'attendent-ils donc pour s'emparer de la place qu'ils pourraient occuper s'ils le voulaient, et qu'ils devraient prendre pour instaurer l'équilibre dont vous dénoncez la funeste absence? Craindraient-ils par hasard de devenir ou de paraître moins virils en s'occupant de jeunes enfants? Auraient-ils attrapé le virus des stéréotypes machistes qui font croire que les enfants, leur soin et leur éducation sont l'affaire des femmes? Pensez-y avec vos jeunes collègues, moi, je ne peux qu'énoncer des hypothèses, mais vous, vous avez peut-être la réponse à ces questions. «*Trop de femmes*»? comme il y avait «*trop de notes*», peut-être, au dire d'un prince, qui assistait à la première représentation de *La Flûte enchantée* de Mozart, et qui n'appréciait pas.

Vous évoquez ensuite «*l'hystérie sécuritaire qui prévaut dans les institutions*». Le premier mot pointe inexorablement les coupables. «*L'insignifiance de ces milieux aseptisés ennuie (sic) profondément les garçons*», dites-vous. Il faut faire la part de la testostérone très tôt, si je comprends bien. Je ne fréquente pas les cours d'école, je l'avoue, mais le portrait que vous m'en tracez est sensiblement différent de celui que j'ai pu observer quand mes enfants étaient à l'école alors que la majorité du personnel enseignant était aussi composé de femmes. Les directeurs toutefois étaient des hommes. Ceci explique-t-il cela? Ou cela oriente-t-il la réflexion dans une tout autre direction? Je ne sais pas, mais je continue à réfléchir là-dessus.

Les garçons, écrivez-vous «*éprouvent beaucoup de difficultés à trouver leur place dans le monde. Une place d'homme*». C'est vrai, parce que les femmes — du moins certaines d'entre nous, mais pas toutes —, en refusant les stéréotypes qui les paralysaient ont du même coup remis en cause ceux qui asphyxiaient les hommes. Le patriarcat pur et dur est une sorte de prison où personne, malgré les apparences, n'est en liberté. Vous constatez ce fait comme moi, tout en l'exprimant en d'autres mots. Ce que le féminisme nous a appris, c'est qu'il faut briser le carcan

des stéréotypes dits féminins. Il ne s'agit pas de renier une identité féminine inscrite, certes, dans chacune de nos cellules, mais aussi en perpétuel devenir. Il est plutôt question de la définir à partir de notre expérience propre, sans laisser nos vis-à-vis masculins déterminer pour nous qui nous sommes, dans quels étroits sentiers nous devons marcher et ce que nous sommes en droit d'espérer. Ce qui est vrai de la condition féminine, beaucoup d'hommes comprennent que cela l'est aussi de la condition masculine. Un «*vrai homme*» n'a pas à être le condensé de tous les stéréotypes dits masculins. Ses choix sont plus variés, son univers plus vaste et ses chances de séduire d'autant plus nombreuses. Ce que plusieurs, j'imagine, n'ont pas idée de dédaigner!

Le groupe que vous êtes en train de mettre sur pied, vous voulez l'organiser «*autour de trois valeurs fondamentales: la solidarité, la discipline, la recherche du dépassement physique et moral*». Moi, je trouve cela épatant. Voilà ce que j'appelle un projet éducatif, au sens le plus large et le plus exaltant du terme. Si j'exclue l'aspect «*dépassement physique*», qui ne faisait pas partie des ambitions qu'entretenait ma mère à mon égard, ni de celles des religieuses chez qui j'ai fait mes études — elles estimaient que «*l'endurance*» nous suffirait pour affronter la maternité et ses douleurs —, tout le reste a été mis au centre de mon éducation. C'est avec ces valeurs-là et quelques autres que j'ai été élevée. «*Élever un enfant*», l'heureuse formule, la belle ambition! C'est comme cela qu'on a fait une femme de moi, et nous sommes nombreuses à pouvoir rendre à nos formatrices ce témoignage-là de reconnaissance et d'appréciation. Vous vous proposez de faire des hommes à partir de la même recette, je dis bravo, parce que c'est la bonne, celle qu'on n'aurait jamais dû laisser s'oublier ou se perdre.

Il me reste, cher Marc, à vous souhaiter tout le succès possible dans la réalisation de votre projet, pour votre propre satisfaction et celles de vos collègues, pour l'épanouissement humain des garçons qui y participeront et apprendront à devenir des hommes capables de vivre un véritable partenariat avec les femmes qui bâtiront le monde de demain.

Je vous salue cordialement,
Marie. ■